

**M** *Prière du poète*

Mon Dieu qui donnes l'eau tous les jours à la source,  
Et la source coule, et la source fuit ;  
Des espaces au vent pour qu'il prenne sa course,  
Et le vent galope à travers la nuit ;

Donne de quoi rêver à moi dont l'esprit erre  
Du songe de l'aube au songe du soir  
Et qui sans fin écoute en moi parler la terre  
Avec le ciel rose, avec le ciel noir.

Donne de quoi chanter à moi pauvre poète  
Pour les gens pressés qui vont, viennent, vont  
Et qui n'ont pas le temps d'entendre dans leur tête  
Les airs que la vie et la mort y font.

L'herbe qui croît, le son inquiet de la route,  
L'oiseau, le vent m'apprennent mon métier,  
Mais en vain je les suis, en vain je les écoute,  
Je ne le sais pas encor tout entier.

J'ai vu quelqu'un passer, un fantôme, homme ou femme...  
Mon cœur appelait sur la fin du jour...  
Les rossignols des bois sont entrés dans mon âme  
Et j'ai su chanter des chansons d'amour.

J'ai vu quelqu'un passer, s'approcher, disparaître ;  
Et les chiens plaintifs qui rôdent le soir  
Ont hurlé dans mon cœur à la mort de leur maître.  
J'ai su depuis chanter le désespoir.

J'ai vu les morts passer et s'en aller en terre,  
Leur glas au cou, lamentable troupeau,  
Et leurs yeux dans mes yeux ont fixé leur mystère.  
J'ai su depuis la chanson du tombeau...

Mais si tu veux mon Dieu que pour d'autres je dise  
La chanson du bonheur, la plus belle chanson,  
Comment ferai-je moi qui ne l'ai pas apprise ?  
Je n'en inventerai que la contrefaçon.

Donne-moi du bonheur, s'il faut que je le chante,  
De quoi juste entrevoir ce que chacun en sait,  
Juste de quoi rendre ma voix assez touchante,  
Rien qu'un peu, presque rien, pour savoir ce que c'est.

Un peu — si peu — ce qui demeure d'or en poudre  
Ou de fleur de farine au bout du petit doigt,  
Rien, pas même de quoi remplir mon dé à coudre...  
Pourtant de quoi remplir le monde par surcroît.

Car pour moi, qui n'en ai jamais eu l'habitude,  
Un semblant de bonheur au bonheur est pareil,  
Sa trace au loin éclairera ma solitude  
Et je prendrai son ombre en moi pour le soleil.

Donne m'en ! Ce n'est pas, mon Dieu, pour être heureuse  
Que je demande ainsi de la joie à goûter,  
C'est que, pour bercer l'homme en la cité nombreuse,  
La nourrice qu'il faut doit savoir tout chanter.

Prête-m'en... Ne crains rien, à l'heure de le rendre,  
Mes mains pour le garder ne le serreront pas,  
Et je te laisserai, Seigneur, me le reprendre  
Demain, ce soir, tout de suite, quand tu voudras...

Mon Dieu qui donnes l'eau tous les jours à la source,  
Et la source coule, et la source fuit ;  
Des espaces au vent pour qu'il prenne sa course,  
Et le vent galope à travers la nuit ;

Donne de quoi chanter à moi pauvre poète,  
Ton petit oiseau plus fou que savant  
Qui ne découvre rien de nouveau dans sa tête  
Si dans son cœur tu ne l'as mis avant.

Vous qui passez par là, si vous voulez que j'ose  
Vous rapporter du ciel la plus belle chanson,  
Douce comme un duvet, rose comme la rose,  
Gaie au soleil comme un jour de moisson,

Si vous voulez que je la trouve toute faite,  
Vite, aimez-moi, vous tous, aimez-moi bien  
Avant que mon cœur las d'attendre un peu de fête  
Ne soit un vieux cœur, un cœur bon à rien.

Aimez-moi, hâtez-vous... J'entends le temps qui passe...  
Le temps passera... Le temps est passé...  
Bientôt fêtu qui sèche et que nul ne ramasse  
Mon cœur roulera par le vent poussé,

Sans voix, sans cœur, avec les feuilles dans l'espace.

**Marie Noël**

*Les Chansons et les heures,*  
Ed. Gallimard.